



# Le dernier train

Les Nouvelles du Mont 2021

Confortablement installé sur un de ces sièges aux couleurs criardes, je profite du temps qui m'est donné pour réfléchir à la journée qui s'annonce. Tout à l'heure, j'ai un rendez-vous important. Je dois rejoindre quelqu'un place de la Victoire. Pour le moment, bien assis dans le compartiment où le chauffage ronronne doucement, je termine ma nuit. Ce matin, en arrivant à la gare, un léger brouillard m'a accueilli avec fraîcheur. Des écharpes brumeuses s'élevaient doucement sur la place qui menait au bâtiment désert à cette heure. Cette petite gare de province paraissait bien timide comparée aux grosses structures de la capitale toujours grouillantes d'une affluence liée, à l'image des marées, aux allers et retours d'une masse laborieuse. Seul sur le quai, face au train sagement aligné, j'attendais qu'on mette en route la motrice pour accéder à mon siège. Paradoxe de cette qualité - la ponctualité - je suis toujours en avance pour mes rendez-vous. Je patientais devant ce TER, train express régional qui n'a d'express que le nom, en pensant à l'objet de mon voyage ou précisément à la cause de ce déplacement. Elle se trouvait dans l'enveloppe en papier kraft que je maintenais bien serrée contre mon bras.

Ouvert devant moi sur une petite console, le quotidien du jour étale son gros titre et les annonces des pages qui suivront. Toujours les mêmes rengaines : famines au Sud, cataclysmes au Nord et inquiétudes boursières partout ailleurs. Les journalistes n'ont vraiment rien d'autre à nous raconter. Je préfère regarder, dehors, la nature qui défile. Le train se déplace à une allure de sénateur. Les vaches, s'il reste encore des vaches dans les champs, auront le temps de nous voir passer. Pour l'instant, ce sont les poteaux de la

ligne électrique qui ponctuent le paysage comme un métronome réglé à une cadence lente. Je m'assoupis légèrement dans la tiédeur qui règne autour de moi. Je ferme les yeux. Ce rythme et ce bruit réveillent en moi une musique que j'ai déjà entendue, il y a longtemps. C'est bien loin maintenant. Une autre époque, d'autres gens, un autre train.....

\*\*\*\*\*

" Katong, Katong... Katong, Katong... Katong, Katong... "

Ce bruit lancinant n'en finira donc jamais ! Je ne le supporte plus. Cela fait des jours qu'il harcèle mes oreilles et je n'entends plus que ça. Ce bruit et tous les autres. D'ailleurs, je ne supporte plus rien de ce qu'il m'arrive. Que ce bruit cesse, une fois pour toutes ! Je n'en peux plus ! Je voudrais crier mais je n'en n'ai plus la force, ni le courage. Tous ces bruits ont épuisé mon corps au-delà de ce que je croyais pouvoir supporter. Je ne comprends même pas ce que je fais là avec tous ces gens. Qu'ont-ils fait pour être ici, eux aussi ? Je n'ai pas essayé de comprendre, de savoir comment ils en étaient arrivés à se retrouver coincés entre ces quatre murs. Personne ne se parle dans cet endroit sinistre. Des groupes se sont formés, sans doute des familles, mais je ne leur demande rien.

Je ne sais plus très bien depuis combien de temps je suis là. Comment suis-je tombé dans ce traquenard ? Je n'ai rien fait d'autre que d'être au mauvais endroit et au mauvais moment. J'étais dehors, j'avais quitté la maison pour m'aérer un peu. Toujours à rester enfermé, je n'y tenais plus. Et mes parents toujours sur le dos, cela aussi ça devenait intenable. Alors je suis sorti afin de marcher quelques minutes. Respirer un peu l'air de l'extérieur plutôt que l'air confiné de notre appartement. J'étais si bien. Enfin libre pour quelques

instants, libre de pouvoir marcher où bon me semblait. Je respirais et je profitais de la nature environnante, des quelques arbres plantés çà et là au hasard des trottoirs et des espaces verts, des jardins où les fleurs se moquaient bien de toutes ces règles absurdes qui nous étaient dictées à nous, le genre humain. Je prenais à pleins poumons cet air si agréable à respirer lorsqu'il n'est pas contraint, cet air au goût de liberté.

Je ne me souciais plus de rien, mes pensées volaient loin de toutes les contraintes du moment. Je m'évadais de ce quotidien si absurde et pourtant si inquiétant où la peur était devenue le moteur de tout un peuple et la suspicion le sentiment le plus répandu. Chaque personne, même un voisin, était un danger potentiel pour tous et pour lui aussi, même s'il ne le savait pas. D'autres l'avaient décidé pour le bien de la Nation, pour nous. Je marchais dans la ville et je croisais si peu de gens. Là où tout un monde s'activait auparavant, il ne restait que le silence. Parfois, je croisais d'autres personnes qui, comme moi, bravaient l'interdiction de sortir. Mais nous ne prenions pas le temps de parler ni même de nous saluer. Chacun restait sur ses gardes. Moi, je n'avais pas peur des autres. Mais c'était l'inquiétude du moment qui avait jeté des barrières entre les individus.

– On ne sait jamais, disait notre voisin de palier. Il faut se méfier de tout, ajoutait-il.

Il prônait le discours gouvernemental à la lettre et le danger régnait à chaque coin de rue pour lui. Tous les autres étaient devenus suspects du jour au lendemain, pour lui comme pour beaucoup de citoyens. C'était un pauvre gars, en fait. Toujours collé à son poste de radio, abreuvé par la même

propagande, il restait dans la certitude de ce que les canaux officiels lui déversaient chaque jour. Il ne se posait pas la moindre question sur la véracité de ce qui était diffusé sur les ondes. Il nous aurait sûrement dénoncé si mes parents et moi avions fait un pas de travers. Mais il n'a pas eu besoin de le faire. Je l'ai fait tout seul, ce pas, au dehors.

Je marchais, tellement heureux de le faire en toute liberté. Je ne me suis pas rendu compte, tout de suite, que je m'étais éloigné de notre quartier. Je découvrais de nouvelles rues ou plutôt je redécouvrais des endroits où je ne m'étais plus aventuré depuis des mois. Il n'y avait personne à l'extérieur. Je voyais des rideaux bouger aux fenêtres. Les gens étaient là mais ils restaient cloîtrés chez eux. La politique de la peur faisait bien son travail.

Et puis, ces deux types en uniforme se sont retrouvés devant moi. Je ne les avais pas vu arriver sinon j'aurais pris mes jambes à mon cou. Je n'avais rien contre eux. Ils faisaient leur boulot, leur sale besogne. Contrôler toujours contrôler, c'était devenu la rengaine à la mode. J'étais coincé, sans issue.

– Vos papiers, jeune homme ! dit le premier des agents.

– Vous avez votre autorisation ? me demanda le second.

Je n'avais rien sur moi qui prouve mon identité et la raison de ma sortie. Je ne pouvais rien expliquer. Qu'aurais-je pu leur dire ? Que je voulais prendre l'air, alors que le couvre-feu avait été instauré ? Que je me fichais pas mal de leurs lois contraignantes ? Mon père m'avait pourtant bien répété de ne pas énerver les agents lors des contrôles.

– Tu réponds correctement à leurs questions. Tu présentes tes papiers. Tu rentres directement à la maison à la fin des cours, me disait-il chaque matin.

Et bien à cet instant, je n'avais rien à leur dire même pas un "excusez-moi". Je n'en menais pas large mais que pouvait-il m'arriver sinon une réprimande. Je ne me doutais pas que je venais de prendre le mauvais chemin en empruntant cette rue.

– Vous allez nous suivre, m'ont-ils dit quand je leur ai expliqué que je n'avais rien sur moi pour justifier ma sortie.

– Mais c'est impossible, ai-je crié, en essayant de me soustraire à la pression de la main du premier agent.

– Il fallait y penser avant de sortir. Vous connaissez la règle pourtant, me jeta à la face le second homme qui venait à la rescousse de son acolyte.

Ils m'ont embarqué et la suite de la promenade ne s'est pas mieux passée. Un malheureux concours de circonstances et depuis je suis enfermé entre ces quatre parois. Cet assemblage de planches sur un plancher roulant, le tout couvert d'un toit en bitume, devrais-je dire. Je suis cloué là, au sens littéral du terme, comme un idiot qui s'est fait attraper alors qu'il n'a rien fait et qui se retrouve emprisonné pour un délit mineur.

– Pour l'exemple, ont-ils dit en guise de jugement.

Moi qui voulais respirer, ce réduit devient étouffant. Car il y a non seulement le bruit incessant des boggies sur les rails et le choc des wagons entre eux à chaque croisement de lignes, mais il y a aussi tout le reste. Le bruit des corps qui s'entassent et qui s'affaissent sous le poids de la fatigue. Les pleurs des plus petits mais aussi des plus grands quand les nerfs lâchent. Et ils lâchent souvent, je peux vous le dire. Quand on t'emmène de force pour une destination inconnue, tu ne peux que t'inquiéter. Et puis les

gémissements d'autres personnes au fond du wagon, car même à cet instant, l'instinct de survie pousse certains à des rapprochements. Et d'autres restent sans voix, inertes, comme cet homme à côté de moi qui ne dit rien depuis notre départ. Il fixe un point devant lui et ne bouge pas. On le croirait de marbre s'il n'allait une fois par jour faire ses besoins dans le trou d'aisance. Lui se déplace quand même, alors que d'autres ont déjà souillé leur espace. Ceux-là sont tétanisés et ne bougeront plus. Aux bruits s'ajoutent les odeurs. Ceux des corps qui ne se sont pas lavés depuis des jours et toutes les autres odeurs.

Comment supporter tout cela sans devenir fou ? Au début du voyage, si on peut appeler ça un voyage, j'étais pris par la colère. Colère contre moi-même de m'être fait attraper aussi bêtement. Colère contre un système qui prive de liberté ceux qui enfreignent les lois. Je ne voulais parler à personne, de peur de déverser cette colère sur un innocent lui-même dans ce train de galère. Et puis, la fatigue m'a sauté dessus après des heures passées debout, ne voulant rien laisser voir de ma détresse, prêt à tout, aux aguets de la moindre possibilité de fuir. À bout de forces, je me suis écroulé, comme les autres. Je restais seul avec ma détresse, loin de tout espoir. Ce n'était pas un mauvais rêve que je vivais là mais une réalité dont je me serai bien passé.

Maintenant, j'attends que cela se finisse. Car cela va bien arriver, le moment où le train va s'arrêter définitivement. J'attends et je crains la fin de tout ce bruit. Il va se passer quelque chose, c'est sûr ! Oui, mais quoi ? Quand le train stoppera sa route et que nos geôliers ouvriront la porte du wagon, que se passera-t-il ? Il y avait des rumeurs folles dans la ville. Des

histoires de familles entières qui étaient parties et qu'on n'avait jamais revues. Des histoires de folie humaine et d'actes inimaginables. Je croyais que c'était pour nous empêcher de sortir et de faire des sottises, des histoires de grand méchant loup pour faire peur aux enfants. Mais là, j'y étais ! Plus d'histoire, plus de conte, juste de méchants hommes. Seulement la folie de certains hommes.

Et mes parents dans tout ça ! Je les ai oubliés depuis que je suis monté dans ce wagon. Ils ont bien dû s'inquiéter de ne pas me voir rentrer. Connaissant ma mère, elle a demandé à mon père d'aller me chercher dehors, dans la ville. Et lui, a dû lui dire d'attendre, que l'on finirait bien par me voir revenir. Au fil des heures, l'inquiétude a certainement laissé place à l'angoisse. Mes parents ont sans doute déclaré ma disparition au poste de police, disparition qui n'en était pas une au regard de la loi. Ont-il su vraiment ce qu'il était advenu de moi ? Je ne sais pas s'ils ont été prévenus de mon arrestation. Au début de cette horrible situation, j'ai crié, j'ai juré de ne plus jamais sortir de chez moi. Rien n'y a fait, pas même mes pleurs d'enfant. Je suis bien trop jeune pour être enfermé. Je suis innocent de tout crime mais aucun cri ne pouvait les amener à changer de décision.

Pour le moment, c'est ce bruit qui me rend fou. Ce tic-tac mécanique, cet à-coup sur les jointures de rails, funeste mélodie à deux notes qui tient à me rappeler que j'ai eu tort de braver les interdits. Comme si sortir de chez soi était devenu un acte dangereux ! Je ne veux pas devenir fou ni rester en colère. Cela ne changera rien mais il me faut avant tout tenir le coup, ne pas sombrer comme cet homme à côté de moi. Je tiendrai, pour moi et pour mes



parents. Je suis assez jeune pour supporter ce qu'il adviendra. J'ai des réserves, quelques kilos de muscles. Je me souviendrai longtemps de ce train, moi qui rêvais de voyages.

– Tu as tout le temps pour voyager, me disait ma mère. Tu as la vie devant toi.

\*\*\*\*\*

Je ne voulais pas que le temps efface de ma mémoire tous ces souvenirs. Alors en rentrant chez moi plus tard, beaucoup plus tard, j'ai tout noté sur des carnets. Je me souviens de tout. Je n'ai rien oublié. J'avais dix-sept ans quand ils m'ont emmené. J'étais encore un enfant, quand ils m'ont enfermé dans ce train. Je ne savais pas que je venais de finir ces jours heureux où l'insouciance allait laisser place à ma vie d'adulte. Les souvenirs de cette époque, les pires comme les meilleurs, sont gravés dans ma mémoire mais plus encore dans mon cœur et dans mon corps. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vécu. Je ne peux oublier tout ça ! Je ne veux surtout pas oublier la rencontre avec cette femme. C'est elle qui m'a sauvé. Et avec elle, l'espoir a balayé la peur et la colère.

J'ouvre les yeux. Le train vient de freiner en s'approchant de notre destination du jour. Le crissement strident des patins sur les boggies est toujours aussi désagréable à entendre, aujourd'hui comme hier. Au cas où la démence et l'amnésie me saisiraient un matin au saut du lit, ou que mon sommeil soit définitif, j'ai pris quelques précautions afin que ce récit ne tombe pas dans l'oubli. Mais pour l'instant, je suis toujours là ! Bon pied, bon œil et les souvenirs seront bien gardés !